



présente :

de Farid Adifer (collection : « Littératures plurielles »)

extrait de son ouvrage, *Jugement dernier*

(sorti en 2008)

## Première partie

### *Jugement premier*

**B**eaubourg est une ville magnifique. Le temps y semble suspendu, filant au ralenti, tissant sa toile comme ce jeu de bilboquet paisible inventé par quelques jeunes chevelus à l'avenir incertain et au look alter. Même la source de la cathédrale semble capter le cliquetis de l'eau dévalant sur une petite mousse généreuse. Tout, ici, n'est encore que servitude de la vie. Les vieilles personnes, comme ragaillardies d'une nouvelle jeunesse, viennent guincher et se toisent amoureusement sur un air de valse musette, tandis que, de l'autre côté du parc, des trentenaires débonnaires étrennent leur progéniture sur des manèges enchantés. J'aime cette ville car y marcher relève du désarroi historique. Comment ne pas se draper devant les vestiges de grandeur d'un temps révolu, comme la caresse d'un temps prophétique et fier, bâtisseur et visionnaire ? Comment ne pas remercier les artistes, les architectes pour leur délectable héritage, sacrifiés ici et là, éparpillés dans l'ignorance et l'incontinence contemporaines ? Comment ne pas regarder la cathédrale comme un Titanic flottant au vent, saluant avec bravoure le soleil déclinant d'un Octobre rouge, comme une fronde permanente au temps et à son dérèglement ? Comment ne pas voir, dans cette immense bâtisse, aux mille formes les forces qui s'agitent ici bas, figées entre la crainte d'une percée maléfique et l'apaisement magnifique des anges qui l'habitent ? Comme une volonté irréelle et marquée de ne pas céder. Comment ne pas se plier mentalement devant cette rudesse, cette inscription dans l'espace que la tour, levée au front, rend éternelle ?

La cathédrale Saint Antoine est le repère de Beaubourg ; de quelque côté de la ville qu'on l'aperçoive, c'est un signe apaisant, faisant toujours bonne figure pour nous indiquer, telle une boussole, la marche à suivre. Construite comme l'Arc de triomphe cerné de ses sept avenues, elle est aussi inédite suivant ses points de relecture et d'arrivée. Tantôt massive par son centre, elle se découvre, rocher resplendissant, sculptée dans une histoire éternelle si on s'aventure dans ses jardins, ou plus sombre et énigmatique si l'on en vient par la rue d'Attifeuil...

En la longeant par l'allée de l'hôtel de ville, elle défie, avec son fronton aiguillé et ses arcs-boutants, le ciel du Berthou, véhémement dans sa verticalité. Épais dans ses autres contours, le bâtiment ressemble à un immense navire à plusieurs têtes, promesse d'un voyage éternel où on y emmènerait les vestiges de l'humanité pour un nouveau jour. Une arche de Noé en dur. Le plus impressionnant reste son entrée principale qui révolutionne les perspectives et lui donne ce pouvoir quasi absolu sur l'espace, d'Ouest en Est, de haut en bas. Il faudrait inventer un nouveau genre d'appareil pour capter ses pieds et cette grandeur en une seule prise.

Je la visite à chaque fois, la redécouvre suivant les climats, m'y apaise comme lorsqu'une musique au tempo lent vient apaiser mes démons intérieurs. C'est donc dans cet espace, loin des affaires de la France, ou m'y accommodant avec beaucoup de douceur, d'apaisement des sens, que j'ai pris ma nouvelle tournure. Métaphysique.

Les affaires parisiennes, la fièvre médiatique, la marche du monde, tout est reçu, ici, avec un infini recul ; cela permet la réflexion nécessaire à toute action. Beau-bourg serait comme un refuge pour les esprits épargnés, un temps suspendu entre la raison et l'action.

Ça tombe bien : je venais de gagner, par les événements de la vie, un peu de temps. J'arrivais récemment d'une contrée, qu'on appelle Erasmus, où diverses ethnies se côtoyaient dans un vivre-ensemble qui n'avait rien de fortuit. J'y exerçais le métier de journaliste, mais, par un prompt hasard qui ressemblait à une pénitence, j'avais été arraché à ma rêverie par la nécessité. Je devais, en effet, après quelques années, et pour des motifs professionnels, faire le chemin inverse. J'étais d'ailleurs décidé à tracer ma voie sans que la distance m'éloigne des gens que j'aime. C'était simplement une question de temps. Mais, que de trésors spirituels je ramenaï de mon exil, que de douceurs de l'esprit, de leçons de vie, d'exemples concrets et d'encouragements de fraternité j'avais emmagasinés ! Les gens que j'avais côtoyés pratiquaient et cultivaient la vertu d'humanité comme jamais je ne l'avais vue ailleurs. Le soleil devait aider. Un gentilhomme qui ne recherche que son bien-être n'est pas dans la rectitude. On peut bien essayer de dévier d'une trajectoire, tenter de se libérer d'un carcan d'existence ; les attaches intérieures, ce qu'on pourrait appeler, sommairement, instinct et destinée, prennent toujours l'avantage. On ne gagne pas sa liberté en la fuyant, mais en la travaillant de l'intérieur. Bref, d'une manière ou d'une autre, je *devais* revenir. Or la rudesse de mon retour dépassa l'aspérité de mes prévisions. Je m'étais pourtant construit le meilleur des remèdes contre les risques d'un atterrissage brutal. En prenant pour origine la situation que j'avais connue au départ, et en ajoutant toutes les inflations entourant l'existence — une sorte de baromètre des événements — j'avais l'impression de m'être blindé contre les avatars. Pour dire les choses clairement, tout avait sacrément empiré.